

# REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n<sup>o</sup>, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

## SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de déjeuner.  
— Coiffure Andréa. — Coiffure Amélie. — Croix, style byzantin. — Bracelet. — Pendant de cou Louis XVI. — Bouton d'or en laine. — Étoile au crochet. — Jeux pour la galerie Renaissance; Harrettes de Venise, roses condonées, pincet à aiguille, pincet rosette. — Bande au crochet tanzien. — Alphabet en tapisserie. — Toilette de jeune fille de 7 ans. — Costume de plage. — Costume de bébé. — Toilette de garçon de 9 ans. — Réponse pour la Fête-Dieu. — Ruban.

SUPPLÉMENT : Planches de modes coloriées.

## EXPLICATION

### DES GRAVURES

1. Toilette de déjeuner. — Jupe de faille vert neutre. Tunique de nanouk artistiquement gonflée en ballon derrière, encadrée d'une belle bande de broderie anglaise, dite broderie à rous, genre qui revient tout à fait à la mode; une large ceinture de ruban de faille vert, formant caniveau avec le jupon, est posée en écharpe sur le devant; elle va rejoindre le tour de taille, sous les bras, et se termine derrière par un gros nœud noué en nœud de cravate. — Modèle de M<sup>me</sup> Cavalry, boulevard des Capucines, 8.

2. Coiffure Andréa. — Modèle des galeries de Choiseul, rue Neuve-des-Petits-Champs, 36. — De jolies coques de velours noir forment pouf sur le devant; un coquillé de blonde s'y mêle, et le tout fait tête à une barbe de tulle de soie au semé satiné qui retombe, sur le chignon.

3. Coiffure Amélie. — Modèle de la Filieuse, rue du Bac. — Cette coiffure, qui ne messie pas à un gracieux visage, est surtout destinée à une maman qui a de grands enfants; une touffe de rhododendrons à la nuance tendre forme diadème; elle repose au milieu d'un coquillé de blonde très-claire, qui se prolonge sur les barbes des côtés et sur la fanchon de derrière.



1. TOILETTE DE DÉJEUNER. — MODÈLE DE M<sup>me</sup> CAVALLRY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

## BIJOUX

4. Croix, genre byzantin, en or mal cernellé, ornée de perles blanches et de petits diamants.

5. Bracelet. — Ce bracelet est d'une forme nouvelle, en ce sens que l'ornementation se présente complètement de face, au lieu de tourner en suivant la forme du bras. Au centre, un magnifique cabochon émeraude d'un beau vert foncé relie deux coquilles en brillants, au milieu desquelles se détache une perle blanche.

6. Pendant de cou Louis XVI. — Joli dessin représentant une lyre, en travail d'or rouge poli avec parties ciselées en argent, recouvertes de petits diamants; deux grosses perles blanches ornent le centre et le bas de ce pendant.

7. Pendant d'oreille, genre serrurerie ancienne; les ornements, tournés à la main, sont en or rouge d'un poil très-vif. Lorsqu'on porte ces pendants, les reflets de lumière jouant dans l'épaisseur de l'or, produisent un effet charmant. — Modèles de M. Boucheron, galerie de Valois, 152, au Palais-Royal.

8. Bouton d'or en laine. — Il faut, pour cette fleur, choisir de la laine d'une belle nuance jaune d'or, et faire le travail de la chaîne sur moule plat, ainsi que je vous l'ai indiqué dans le n<sup>o</sup> du 9 février dernier (page 43). Relisez la description et examinez attentivement le dessin 7 (page 43), à l'aide duquel vous ferez la simple chaîne; puis, pour former les pétales, reportez-vous aux descriptions et aux dessins 8, 9 et 10 qui se trouvent à la même page.

Pour le bouton d'or, vos pétales n'auront que 10 à 12 tours chacun; et vous vous servirez d'un moule plus petit que celui employé pour le coquillé. Quant au cœur, vous le confectioinerez en laine jaune bien fournie, identiquement pareil à celui de la pâquerette qui porte le n<sup>o</sup> 11, à la page 43; il doit être tordu un peu moins ras, et, au lieu des pétales allongés de la pâquerette, vous entourerez le cœur des quatre pétales que vous venez de faire en laine



2. COIFFURE ANDRÉA.

jaune, d'après notre dessin d'aujourd'hui.

9. Etoile au crochet. — Ce modèle, tout simple qu'il paraît, est fort joli; les oppositions de mat au trillien des vides sont fort heureuses, et le travail en est des plus faciles.

Vous ne commencez pas, comme pour les autres étoiles, par le milieu; mais vous faites d'abord les 8 petits pavés du premier cercle, de

la manière suivante :

On crochète d'abord 7 mailles chaînettes, sur lesquelles on monte 7 brides; retournez l'ouvrage et



4. CROIX GENÈVE BYZANTIN.

avant l'espace que l'on doit remplir, il faut lancer d'abord ses branches au nombre de 6, quelquefois de 8; puis, en prenant son point de départ dans le milieu et tournant toujours sur soi-même en colimaçon, on va d'une branche à l'autre en faisant un point à cheval sur chacune d'elles.

Nous avons encore à parler de quelques jours pour la guipure Renaissance; ce sera pour un autre article.



3. COIFFURE ANGLAISE.

réfaites, au-dessous de ce premier rang, 7 autres brides, en prenant le fil de derrière de la natte, afin d'éviter que le pavé ait un endroit ou un revers. Ces deux rangs terminés, on a obtenu le premier pavé. Sans casser son fil, on lance encore 7 chaînettes qui partent de l'angle, pour recommencer le second pavé, et toujours ainsi jusqu'à ce que l'on en ait obtenu huit.

Au 8<sup>e</sup>, on descend des mailles coulées sur la lisière; puis on fait 4 chaînette à chaque pointe des pavés, pour les réunir l'un à l'autre et en former un cercle.

La mignardise extérieure a été prise de 6 en 6 picots aux angles externes du pavé, de sorte que quand l'étoile est formée dans le milieu, il n'y a qu'à coudre les deux bouts de mignardise du cercle extérieur pour lui donner sa forme. Quant au second rang de pavés, on l'appuie, dans le côté interne des angles, sur une seconde mignardise, entre les picots de laquelle l'écart sera plus grand, puisque le cercle est agrandi.

La dentelle extérieure s'appuie sur le cercle de mignardise. La petite étoile de rattache se fait par le même procédé.



7. PENDANT D'OREILLE.

POINTS POUR LES JOURS EN COUTURE RENAISSANCE. (Voir le dernier numéro)

10 Barrettes de Venise. — Ce travail est le plus sérieux accessoire de la guipure Renaissance, ainsi que de la broderie du même nom, broderie qui s'exécute sur toile, dont les motifs se détachent en mat sur un fond clair et à jour qui forme contraste, et que l'on obtient à l'aide des barrettes vénitiennes faites au défaut de l'étoffe, on lance ses fils d'un endroit à l'autre, et on festonne dessus absolument comme si l'on faisait une boutonnière ou une bride.

Ces fils se lancent dans tous les sens, suivant les indications des dessins, à droite, à gauche, de biais, de droit fil; on passe d'un endroit à l'autre, en cordonnant quelquefois, ce qui n'empêche pas de festonner dessus.

11. Picot à aiguille. — Les barrettes de Venise sont agrémentées ordinairement de picots qui se font de différentes manières; le picot à aiguille reproduit par notre dessin 11 est le plus usité; lorsque l'on a fait son point de tulle, on pose en travers, à l'extrémité, une aiguille non enfilée, puis on fait à cheval un ou plusieurs points, suivant que l'on désire son picot plus ou moins allongé; on retire ensuite l'aiguille libre, et le point est terminé.

12. Picot rosette. — Ce picot est bien facile à exécuter: en faisant son feston ordinaire, de place en place, on tourne son fil cinq ou six fois en spirale autour de l'aiguille.

13. Roues cordonnées. — Ce jour, très-employé en guipure Renaissance, se retrouve aussi dans le filet, et même dans la broderie; il se fait en fil à dentelle ou en fil ordinaire, sui-

8. BOUTON D'OR EN LAINE.

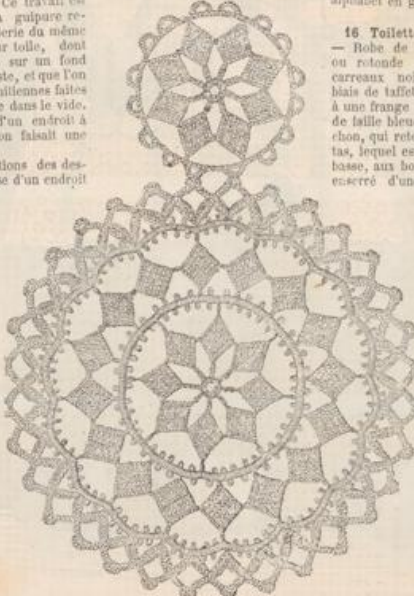


5. BRACELET.

15. Alphabet en tapisserie. — Nous avons promis plusieurs alphabets en tapisserie, en voici un en lettres gothiques, très-facile à exécuter et se prêtant à plusieurs combinaisons de couleurs. On peut le faire en jaune de quatre nuances, passant du clair au foncé, comme nous l'indiquons sous notre dessin. On peut adopter telle ou telle couleur, bleu, vert, rouge, violet, etc., en combinant quatre nuances gradées de la même couleur. On peut enfin adopter une combinaison de couleurs différentes, telle que rose pâle, rouge ponceau, vert pomme et vert foncé. Très-prochainement nous publierons un alphabet en guipure.



6. PENDANT DE COU LOUIS XVI.



9. ÉTOILE AU CROCHET.

16 Toilette de jeune fille de sept ans. — Robe de linon, nuance écru, taina ou rotonde en laine beige, à grands carreaux noirs et blancs, encadré d'un biais de taffetas bleu Louis, faisant tête à une frange noire et blanche. Un nœud de tulle bleu à l'ab; de froncer le capuchon, qui retombe sur le milieu du taffetas, lequel est ouvert en plus étages. Chapeau de paille anglaise à calotte basse, aux bords assez larges un peu retroussés sur le côté; le chapeau, enserré d'une jarrettière de velours noir Esaré de bleu, est agrémenté d'une touffe de bleuets, artistement disposée sur le devant.

17. Costume de plage. — Vêtement de bain de mer ou de volture, en tissu de peluche de soie, garni autour d'une frange en laine de soie assortie. Ce modèle de vêtement se porte sans passer les manches; chapeau de paille de palmier, agrémenté d'un bouquet de fleurs des champs et enjolivé d'un petit voile de blonde ou barbe, retombant sur la nuque.

18. Toilette de bébé de trois ans. — Robe en mauve clair; le jupon uni est orné dans le bas d'une belle bande de broderie anglaise très-à jour. En général les roues reviennent fort à la



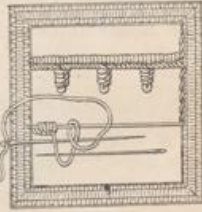
10. BARRETTES DE VENISE.



13. ROUES CORDONNÉES.

mode, et c'est justice, rien n'est plus seyant. Il vous sera facile, grâce à la série de jours variés que nous publions, d'agréments le milieu des robes et de leur donner, avec un peu de travail, un grand cachet d'élégance. Paletot de cachemire blanc, agrémenté au col, aux manches et aux poches de revers de taffetas bleu. Chapeau de paille de riz blanche, forme baigneuse, n'ayant pour ornement qu'une jarretière de tulle bleue assortie aux revers, dont les bouts flottants retombent sur la chevelure.

19. Toilette de petit garçon de neuf ans. — La veste a des revers de soie marron; le pantalon



11. PICOT A AIGUILLE.

bouffant est attaché au-dessus du genou. Pantalon, veste et gilet sont en drap léger marron doré; les boutons se font en argent oxydé ou doré. — Ces quatre modèles ont été dessinés aux Magasins du Louvre.

20. Reposoir pour la Fête-Dieu. — Nous publions ce modèle de reposoir quelques semaines avant la Fête-Dieu, afin de permettre à nos abonnés d'en tirer profit pour ce jour de fête.

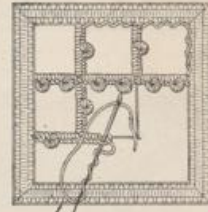
L'an dernier, à pareille époque, nous avons publié un reposoir d'un autre style, qui nous a valu de nombreuses lettres de félicitations; nous espérons que notre modèle sera aussi favorablement



14. BANDE AU CROCHET TUNISIEN.

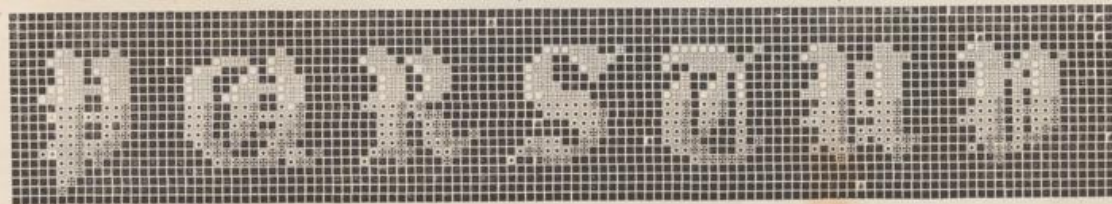
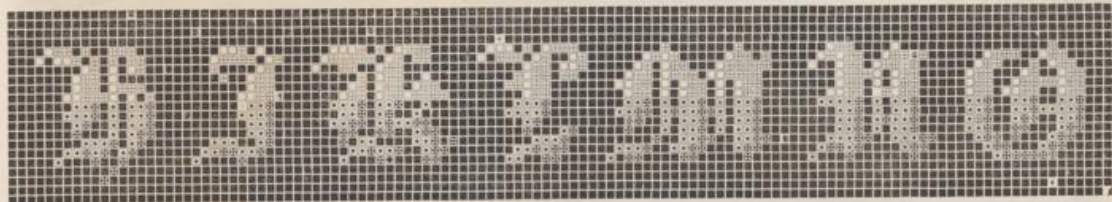
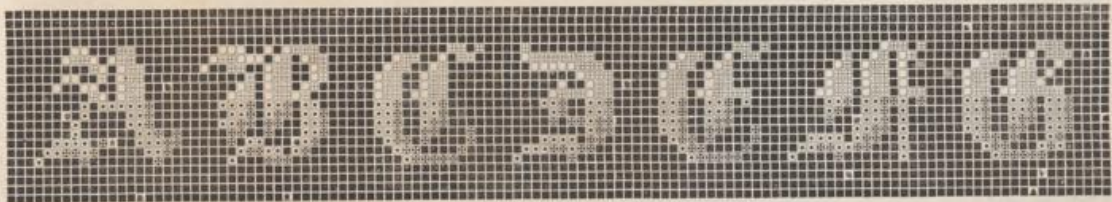
accueilli cette année. Notre prochain supplément contiendra les plans de la charpente, ce qui permettra de le faire monter avec facilité par le charpentier ou le menuisier du pays. Tout le monde peut mettre la main à ce petit édifice, aussi pittoresque que simple; le menuisier et le tisseur bâtiront l'échafaudage, disposeront les mâts, le dôme et la croix; le jardinier fournira les caisses et les arbustes qui, alignés de chaque côté du reposoir, forment un horizon de feuillages et de fleurs fait à souhait pour le plaisir des yeux.

Le tapis de la galerie recouvrira les marches de l'autel, et les draperies du salon seront fort bien utilisés pour le double vélum et les rideaux du

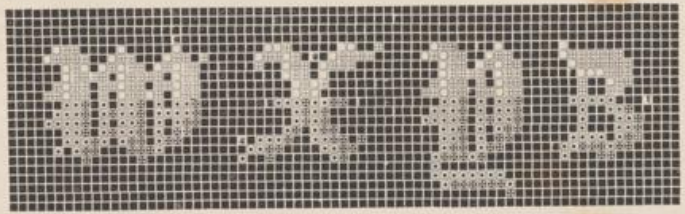


12. PICOT ROSETTE.

ond. Quant au rince de l'ornementation, mesdames; il est de notre ressort. Cherchez dans votre garde-robe un beau volant de dentelle ou une belle garniture de broderie; nous en formerons la nappe d'autel et la garniture qui orne le gradin soutenant les girandoles. Que toutes les mains soient mises à contribution pour confectionner les girandoles, qui, allant d'un mât à l'autre, et redescendant en spirale sur chacun d'eux, les enlaidissent et leur donnent un gracieux cachet de fête; ces girandoles, vous pouvez les faire en toutes sortes de feuillages; ceux du ferre sont préférables, ils se fanent moins vite, la mousse peut les remplacer. Au dernier moment, la veille de la fête, vous par-



semerez ces girandoles d'une moisson de roses naturelles ou artificielles; suivant le temps que vos loisirs vous permettront de consacrer à cette œuvre; les roses dites à la minute, et les roses enfilées dont nous avons publié les détails, seront ici d'une grande ressource. Vous pouvez aussi établir les banderoles, en grosse toffe de laine, et les encadrer de papier doré réappliqué et collé avec de la colle froide liquide. Dans les arbustes qui n'auront



15. ALPHABET EN TAPISSERIE. □ Jaune très-clair. ■ Jaune foncé. ⊗ Rose clair. ⊗ Rose foncé.

plus que leurs feuillages, vous pourrez semer des fleurs naturelles en grande quantité. La Fête-Dieu est la fête des fleurs; ne craignez point d'en être prodigues.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de casino. — Jupen de taffetas d'Italie noir, agrémenté d'un haut volant de 60 centi-

mètres monté à tête bruyante et liserée de taffetas maïs. Tunique cocric, en taffetas maïs, formant tablier devant et gonflée en ballon derrière; une ruche chicorée, en taffetas noir, fait tête au volant de taffetas tuyauté du tablier. Ceinture sur le côté, en ruban n° 200, bien assorti de nuance au jupon. Corselet de taffetas noir, liseré maïs, posé sur une chemisette en tulle à pois.

*Toilette de soirée.* — Robe de taffetas d'Italie bleu turquois, ornée de volants très-hauts décomposés en créneaux et agrémentés de petit velours bleu. Tunique en mousseline des Indes, toute bouillonnée et plissée; ces bouillons et ces volants, si délicieusement disposés, sont séparés les uns des autres et agrémentés de velours bleu turquois n° 80, volés eux-mêmes de mousseline très claire.

X. BOCOV.

## COURRIER DE LA MODE

Nous sommes arrivés, je crois, à une époque de transition qui va engendrer une nouvelle ère de la mode. La lutte se prononce et s'accroît entre la toilette simple, c'est-à-dire la robe unie et longue et le costume avec relevé, pouf, volants et ruches. Deux écoles se livrent bataille, et j'ai vu les deux camps en présence à un brillant mariage qui a été célébré, il y a peu de jours, dans l'une de nos plus élégantes églises. D'une part, de splendides robes unies à grande traine, faites de façon à dessiner les han-

ches, très-plissées par derrière, généralement ornées d'une écharpe ou de gros nœuds retenant une sorte de pouf pris dans la longue jupe même; de l'autre, des tuniques posées sur des jupons surchargés de volants, de bouillonnés, de nœuds, de guipure. J'ai pu voir, à côté l'une de l'autre, des toilettes d'une seule nuance, sobres de détails, mais exquises de coupe et de forme, et des costumes bizarrement mélangés de deux ou trois nuances, mais charmants aussi, malgré une certaine excentricité d'allure. Je citerai, parmi ces spécimens étalés si pompeusement par la coquette féminine, une robe gris de lin et rose pâle merveilleusement bien portée par une jeune femme de la colonie américaine, à laquelle elle seyait à ravir. Jupon de faille grise, demi-



16. TOILETTE DE JEUNE FILLE DE SEPT ANS.

17. COSTUME DE PLAGE.

18. COSTUME DE BÉBÉ.

19. TOILETTE DE GARÇON DE NEUF ANS.

traîne, avec un plissé très-serré, monté droit sur le dessous de la jupe, c'est-à-dire plus haut par derrière de toute la longueur de la traine, de façon à avoir 40 centimètres par devant, et de 65 par derrière.

Une chicorée très-fournie, en taffetas rose pâle, surmonte ce plissé; tablier à la *Jeanette*, en crêpe de Chine rose pâle, garni d'une haute frange-filet mélangé rose et gris; corsage en crêpe de Chine, sans manches et à basques, garni de franges, ouvert en carré. Dans l'intérieur de l'échancrure, un plissé de crêpe lisse blanc et fraise en blonde. Nœud de moire rayée rose et gris à longs pans et à grandes coques, rattachant le tablier par-dessus les basques du corsage; chapeau de crêpe de Chine rose et de faille grise; petites plumes roses et grises posées en pouf Louis XV.

Toilette mauve en taffetas brillant, forme princesse; pouf pris par derrière dans la jupe; en dessous du pouf, la jupe est rayée d'entre-deux de fine guipure blanche encadrés dans une petite guipure à dents. Cet ornement s'arrête aux hanches. Le devant est garni de larges nœuds de faille et de guipure, qui vont en diminuant jusqu'à l'échancrure en cœur du corsage. Manches demi-larges, garnies d'une double guipure, l'une montant, l'autre descendant; au milieu des deux guipures, torsade et nœud de moire mauve; une écharpe faite d'entre-deux de guipure et d'organdi, et garnie d'une haute guipure, était jetée négligemment sur les épaules. Chapeau de paille de riz, orné d'une couronne de roses de deux ou trois tons, avec barbes de fine guipure.

Une délicieuse toilette de jeune fille ainsi compo-

sée; jupon de foulard blanc à larges raies roses, avec un plissé ne laissant paraître que les raies blanches; les raies roses forment transparent quand les plis s'écartent (est-ce compréhensible?). Par-dessus, polonaise ouverte en foulard blanc uni sans garniture aucune, relevée par des nœuds roses. Chapeau de paille de riz, avec rubans blancs, une rose posée sur les cheveux, sous le chapeau.

Voilà pour celles de vous, chères lectrices, qui voulez vous faire très-belles, ou qui pouvez désirer une toilette pour les grandes occasions. Maintenant, occupons-nous un peu des costumes plus modestes et mieux appropriés à toutes les circonstances.

On parle déjà de départs pour la campagne. Il ne faut donc pas oublier les costumes de voyage, ceux dont le plus grand mérite doit être la commodité et la solidité. Je vous ai déjà dit mon avis à cet égard,

ent ornées  
une sorte  
le l'autre,  
chargés de  
ipure. J'ai  
ttes d'une  
quises de  
ment mé-  
charmants  
allure. Je  
eusement  
s de lin et  
par une  
laquelle  
se, demi-



1873

Monsieur Fabre et Comp.

N° 73

REVUE DE LA MODE  
*Gazette de la Famille*  
13 Quai Voltaire à Paris

les roses,  
les rales  
ent quand  
. Par-des-  
uni sans  
roses. Cha-  
une rose  
trices, qui  
vez désirer  
aintenant,  
modestes  
nces.  
agne. Il ne  
rage, ceux  
nmodité et  
est égard,

m  
T  
g  
n  
te  
ju  
ci  
  
q  
et  
li  
et  
un  
n

t  
d  
r  
a  
r  
  
s  
d  
n  
s  
v  
p  
d  
d  
q  
d  
e

mais  
sens  
cet u  
temp  
pous  
n'on  
mer  
swat  
Ce  
le pr  
voya  
tolle  
pagn  
men  
l'épre  
min  
la vo  
pu le  
Je  
goût  
pour  
de c  
femm  
aujo  
leur  
pend  
viens  
circo  
cette  
ture  
cessi  
mod  
suspe  
carot  
nant  
pelot  
un p  
mun  
éche  
de t  
ces,  
paire  
scu  
de fi  
les p  
fensi  
men  
perm  
femm  
en t  
cond  
rur  
un r  
lon  
un h  
nes  
déco  
pant  
Et c  
chos  
gner  
quel  
pêch  
céc  
accl  
geur  
heur  
saco  
à to  
auss  
la ce  
noir  
de l  
ou d  
les h  
sont  
et le  
dans  
mal  
lette  
n'est  
U  
je v  
satis  
mes  
mèn  
rnoi

mais je crois utile de me répéter encore. A mon sens, il se fait deux étoffes qui semblent destinées à cet usage et à braver toutes les variations de la température, à supporter sans avaries la pluie, la poussière, le vent ou le soleil : ce sont celles qui n'ont eu à subir ni apprêt ni teinture : c'est nommer le cachemire beige, qui se trouve partout, et le swatow de Chine de la maison l'Union des Indes.

Ce dernier tissu est évidemment plus élégant que le premier, et avec un peu de goût, ce costume de voyage pourra faire ensuite une très-charmante toilette de campagne ou de promenade, puisque l'épreuve du chemin de fer ou de la voiture n'aura pu le défraîchir.

Je n'ai pas un goût bien décidé pour les *ceintures* de cuir que les femmes portent aujourd'hui sur leur corsage, cependant je conviens qu'il est des circonstances où cette sorte de ceinture peut être excessivement commode. On peut y suspendre une es-carcelle contenant une petite pelote à épingle, un porte-aiguilles muni d'un grand écheveau de soie de toutes nuances, un dé, une paire de petits ciseaux s'ouvrant de façon à rendre les pointes inoffensives, enfin ces menus objets qui permettent à une femme de réparer en quelques secondes une déchirure, le recoudre un mètre de galon arraché par un bulsson d'épines, un volant décousu en falaise. Et ce n'est point chose à dédaigner; on est quelquefois bien empêchée, bien agacée pour un petit accident de ce genre; cette bienheureuse petite sacoche pourvoit à tout. On peut aussi accrocher à la ceinture de cuir noir une montre de bois, d'ivoire ou d'écaillé, car les bijoux de prix sont une gêne et une inquiétude dans les voyages et les excursions; aussi, je le répète, cette mode a, dans différents cas, une utilité très-appreciable, mais je ne conseille pas de l'adopter pour les toilettes de ville, elle a quelque chose de cavalier qui n'est pas de très-bon goût.

Une abonnée m'a adressé une question à laquelle je veux répondre ici, car je suis persuadée que je satisfais, ce faisant, au désir de plus d'une parmi mes Lectrices. On m'a écrit ceci : « Peut-on recevoir, même des hommes, en visite ou à déjeuner, en peignoir élégant ? » Je réponds : non, sans hésiter, si

ce n'est les hommes de la famille, père, frère, beau-frère, et encore, à mon sens, ce dernier ne devrait pas être compris dans cette tolérance, à moins cependant qu'on ne soit réellement souffrante, car il est évident que se priver absolument de voir ses parents et ses amis les plus intimes quand on est indisposée, parce qu'il est impossible de passer une robe correcte, serait une exagération. Ce que je blâme, c'est la tendance des jeunes femmes à s'affranchir de l'étiquette et même des convenances, souvent par l'unique motif qu'un élégant déshabillé leur sied

LA BIBLIOTHÈQUE

Fortis par la foi, de M<sup>me</sup> Guérin de Haupt, lauréat de l'Académie française, 2<sup>e</sup> édition.

L'auteur a voulu prouver et a su prouver victorieusement que, chercher en dehors de la foi religieuse les secours et les forces nécessaires à chacun de nous pour supporter les chagrins et traverser les épreuves de la vie, c'est lâcher sur le sable et s'exposer aux plus rudes mécomptes. On peut suivre dans les détours de son existence tortueuse l'homme sans principes et sans croyances, le libre penseur enfin, se livrant à tous ses instincts de cupidité basse et exerçant sourdement pour satisfaire ses passions les plus mesquines vengeances. Il court ainsi à sa perte et meurt victime de ses propres fautes après avoir consommé la ruine de sa famille.

En opposition, se dessine, auprès de ce personnage malaisant, la figure énergique d'un homme réellement fort par la foi, dont l'âme éclairée par le rayonnement des vérités saintes marche sans s'en détourner jamais dans la voie du juste et du bien à travers mille épreuves et mille obstacles. La récompense de cette vie bonne est la réalisation de son rêve pur et chaste sacrifié longtemps ou déçu par ce christianisme militant. Le court, mais émouvant récit d'un pèlerinage à Jérusalem, accompli par le héros de cette histoire, impressionnera plus d'un cœur pieux en lui donnant un aperçu inégalé de la véritable Jérusalem — des saints lieux. — Chez Didier, éditeur, 37, quai des Grands-Augustins. Prix : 3 fr.

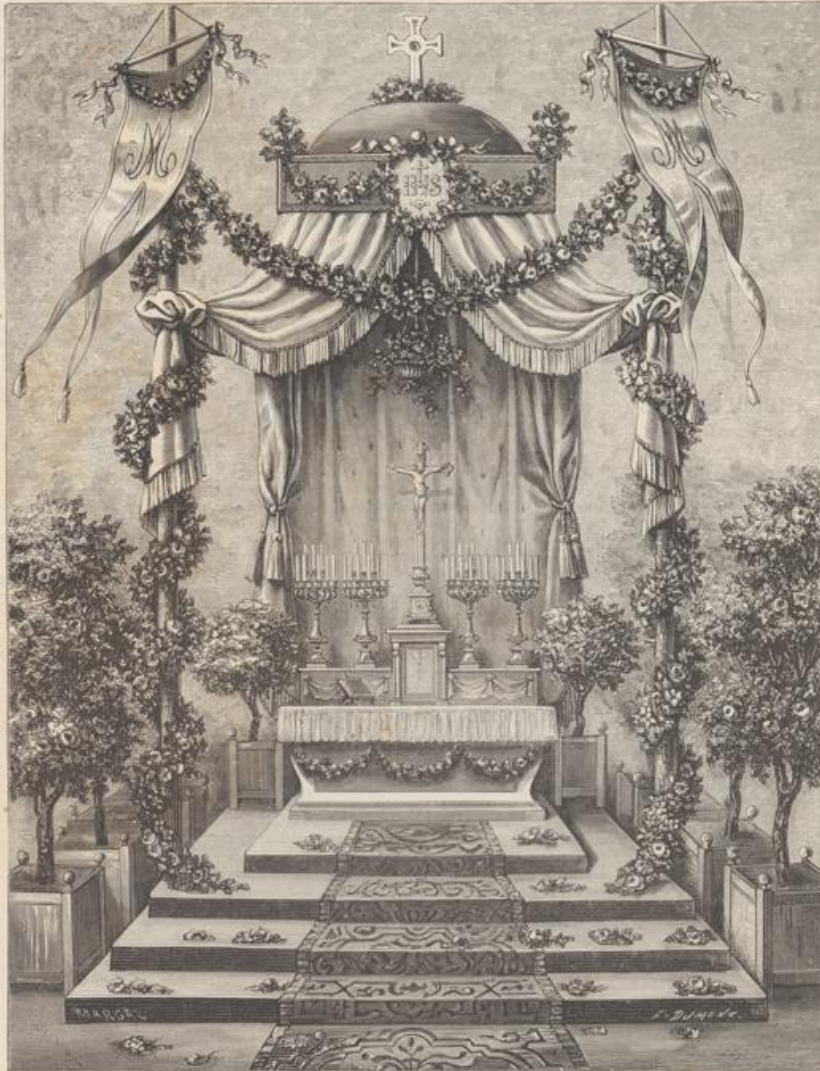
Simplex - entretiens sur la Physique et la Cosmographie, par M<sup>lle</sup> J. Ferrier. Paris, librairie Hachette et Co.

L'enfance est avide de savoir et ses souvenirs sont ineffaçables; mais il n'est pas toujours facile de donner satisfaction à la curiosité des enfants. Pour leur apprendre ce qu'ils ignorent, il faut non-seulement les intéresser, mais aussi leur parler dans un langage en accord avec leur vocabulaire restreint et le cercle encore étroit de leurs idées.

Les phénomènes et les merveilles de la nature éveillent tout d'abord leur curiosité, mais il est souvent difficile de répondre à ces premières questions et de poser ainsi dans leur esprit les premières bases des sciences naturelles.

Les *Simplex entretiens sur la Physique et la Cosmographie*, de M<sup>lle</sup> J. Ferrier, ont su vaincre la difficulté et seront un aide précieux pour les mères de famille qui se vouent à l'éducation de leurs enfants.

Sous son titre modeste, ce petit livre renferme un véritable abrégé à la fois clair et intéressant des notions de physique et de cosmographie que tout le monde devrait posséder, et qu'il était nécessaire d'extraire des livres spéciaux où elles sont inabordablement pour les enfants.



20. REPOSOIR POUR LA FÊTE-DIEU.

bien et qu'elles semblent plus jolies avec un peignoir blanc et sous un mignon bonnet de dentelles. La coquetterie féminine a sa raison d'être, et l'un des devoirs de la femme est certainement de ne rien négliger pour paraître agréable à ceux qui l'entourent; mais il ne faut jamais que ce soit aux dépens de la bonne opinion, qu'elle doit être jalouse de donner à tous, de sa sagesse et de sa modestie.

MARIE DE SAVERNY.

## LA MUSIQUE

*O Salutaris!* musique de M<sup>me</sup> Yao Dargent, pour contralto ou baryton; dédié à l'abbé Listz, 2<sup>e</sup> édition. Le sentiment extatique religieux est admirablement exprimé dans cette page musicale, laquelle a du reste obtenu partout un très-grand et très-légitime succès. Le style en est large et grandiose, la phrase pure et correcte; l'accompagnement d'orgue qui soutient le chant révèle chez l'auteur une véritable science des ressources harmoniques. — Se trouve chez tous les marchands de musique. Prix 1 fr. 50.

*Jouissance*, musique du même auteur, paroles de M<sup>me</sup> Élie de Beaumont.

Paroles et musique forment, réunies, tout un petit coëme plein de grâce, de fraîcheur et de sentiment, et le chant timide d'une cœure pur et chaste qui s'éveille, respire un parfum de jeunesse qui justifie pleinement l'heureux titre que l'auteur a donné à cette composition. — Se trouve, comme le précédent, chez tous les marchands de musique. Prix 1 fr. 25.

*Madalaala*, valse, par Olivier Métra, sur les motifs de la sérénade si connue de Paladilhe.

Avec son talent ordinaire, Métra a transcrit cette charmante mélodie, et il a su en faire une valse qui aura le même succès que les plus célèbres parmi celles du même auteur, les *Roses*, le *Tour du monde*, etc. — Chez G. Hartmann, 19, boulevard de la Madeleine. Prix: 2 fr. 50.

Je rappelle ici le *Vase brisé*, mélodie recommandée par moi à nos abonnés dans le dernier numéro, et dont l'auteur est M. Charles Paladilhe et non Paladilhe, ainsi qu'on l'avait imprimé par erreur. Chez G. Kelly, éditeur, rue du Conservatoire.

MARIE DE SAUVENY.

## DES DIVERS AMEUBLEMENTS

AUX XVII<sup>e</sup> ET XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES

Aujourd'hui les meubles qui datent du règne de Louis XVI sont devenus complètement à la mode, les prix qu'ils atteignent aux ventes en sont la preuve; seulement on se laisse trop facilement prendre à l'étiquette du sac, et les femmes ne se donnent point assez la peine d'étudier ce que fut l'art décoratif en France pendant ces derniers siècles, pour pouvoir choisir avec intelligence les objets qu'elles doivent acheter. C'est cependant une étude curieuse à faire, puis-que'elle se rattache aux modes, aux usages et même aux mœurs de ces temps qui ne sont plus. Je crois donc leur être utile en leur donnant un léger aperçu de cet art-là.

Nous parlerons peu des meubles de bois sculpté qui furent si recherchés il y a une trentaine d'années, et dont on n'a plus l'air de se soucier aujourd'hui, trouvant sans doute ces meubles trop lourds et trop grands pour les petites boîtes qui composent aujourd'hui nos modernes parterments. Ces beaux meubles à massives sculptures nous venaient d'Italie et d'Allemagne, et ce ne fut que sous Louis XIV que nos ouvriers français montrèrent au premier rang de l'art décoratif, non-seulement en France, mais encore en Europe.

Ce fut aussi à cette époque que la dorure vit le jour, et dès sa naissance elle brilla de tout son éclat. Seulement, elle fut pendant ces derniers siècles des styles bien tranchés, qu'on désigne par le nom des princes sous le règne desquels ils se sont montrés. Ainsi il y a le *Louis XIV*, avec ses proportions magnifiques, ses dessins grandioses, ses feuilles d'acanthe, ses figures, ses soleils; — le *Regence* aux lignes grâces, aux ornements peu gracieux, encore réguliers pourtant, mais devenus plus mesquins; — le *Louis XV*, aux dessins dentelés, effeuillés, tourmentés, irréguliers, mais gracieux dans leur affecterie. Enfin, le *Louis XVI*, qui ne conserve du style précédent que ses défauts maniérés, et qui se montre bien distinct de celui-ci pourtant, par ses petites et son retour marqué aux lignes droites.

Mais maintenant que je vous ai donné un petit aperçu général, nous allons parler plus en détail de chacune de ces diverses époques.

Louis XIV, grand par sa nature même, mais grand aussi par cette pléiade d'hommes illustres dont il s'entourait, aimait la pompe, l'éclat et la splendeur; aussi repoussa-t-il avec dédain tous ces meubles massifs, ces décorations disgracieuses ornant les royales demeures des souverains qui l'avaient précédé sur le trône; quand il créa Versailles, il appela pour décorer son palais les peintres, les sculpteurs, en un mot, tous les artistes capables de mettre la dernière main à cette merveilleuse demeure; et c'est alors que prit naissance le style brillant qui eût le roi-soleil pour parrain.

Mais, hélas! ce beau style que même les princes du sang et les financiers les plus riches pouvaient à peine se permettre d'atteindre, dut par cela même prendre des proportions moins grandioses, grâce à l'avarice de la marquise de Montespan, qui, ambitieuse et orgueilleuse, voulant se donner le luxe princier sans le payer ce qu'il valait, marchanda

si bien avec les décorateurs qu'elle chargea de la besogne, que ceux-ci, forcés de diminuer les proportions des sculptures, d'amolir les ornements, arrivèrent par à peu près à faire ce que voulait la marquise, concession qui donna naissance au style bâtarde qui régna sur l'art décoratif jusqu'à la mort de Louis XIV. Ainsi on remplaça par des glaces ces beaux et riches panneaux peints par les premiers maîtres; on cessa de peindre entièrement les plafonds, se contentant d'une rosace au milieu, avec quelques figures dans les angles; les étoffes de damas remplacèrent sur les murs les magnifiques chefs-d'œuvre des Gobelins, et Beauvais suppléa pour les tapis aux riches produits de la Savonnerie; en un mot, le luxe décoratif commença à devenir à la portée de toutes les bourses bien garnies.

Seulement, par exemple, durant la plus grande partie du règne de Louis XIV, les sièges restèrent fidèles aux anciennes traditions du règne de Louis XIII, c'est-à-dire que les chaises et les fauteuils étaient très-hauts de siège, leurs dossiers carrés, dossiers et sièges couverts de tapisserie, tandis que les bras et les pieds étaient en bois contourné en S, bois que l'on commença complètement à dorer vers la fin du siècle.

Ce ne fut qu'à cette époque également que le premier sofa fit son apparition en France; ce meuble nous fut apporté d'Italie, et eut un si grand succès, qu'il fit bientôt une révolution dans l'ameublement; ainsi il était entouré d'un cadre de bois doré, et, de ce moment, chaises et fauteuils durent s'encadrer également; on appela cela des meubles à l'italienne.

Mais bientôt une nouvelle étoile éclipsa l'Italie, ce fut Boule, un ouvrier qui se disait modestement ébéniste, mais qui était un grand artiste, et qui délivra la France de la dépendance des étrangers, en créant ces beaux meubles à incrustations de nacre, d'étaïn, de cuivre, meubles qui firent l'admiration du monde entier et donnèrent à notre pays le premier rang dans l'art décoratif, rang qu'il n'a jamais perdu depuis.

On a dit à tort que le goût de la laque de Chine, de la porcelaine du Céleste-Empire, en fit de tout ce qui est chinierie nous venait de M<sup>me</sup> de Pompadour. Il n'en est rien. Cette mode date du règne de Louis XIV, alors que les Hollandais, qui seuls faisaient le commerce de cette marchandise, eurent l'adresse d'en établir une exposition permanente à Paris; et comme ces choses se payaient au poids de l'or, le désir le plus ardent de chacun, et surtout de chacune, c'était d'en posséder.

Pendant la Régence, on s'occupa fort peu de l'art décoratif, on avait bien d'autres choses à penser, vraiment, aussi n'éprouva-t-il aucune transformation réelle; seulement il s'amolirait et devenait tout à fait mesquin, quand sous Louis XV, l'inconstance étant plus à l'ordre du jour que le goût, les ouvriers décorateurs, voulant créer une nouvelle manière, tombèrent dans l'irrégulier et le tourmenté, dont la symétrie fut prosaïque. Cependant dans toute cette fantaisie il se glissait encore, quelquefois, des créations remplies de charme et d'harmonie, lorsque M<sup>me</sup> de Pompadour vint appliquer sur cet art son cachet prétentieux et de mauvais goût qui le perdit.

On composa alors des choses pleines d'affecterie, qu'on appelle aujourd'hui le style *rococo*, et dont la mode dura pendant toute la vie de la favorite, mais qui se transforma en style fleur quand M<sup>me</sup> Dubarry, comme opposition à sa devancière, fit naître l'invasion des fleurs un peu partout, ce qui rendit notre pauvre art décoratif d'une fadeur insipide; il était poudré, musqué, fardé, en un mot, du plus mauvais goût. Seuls, les meubles de cette époque restèrent jolis, car c'est du règne de Louis XV que datent les premiers meubles en bois rose avec cuivres dorés, de même que l'acajou ne parut en France que sous Louis XVI, et même à la fin de son règne. Mais il y a des gens qui sont si ignorants sur cette matière, tout étant gens de métier pourtant, que je voyais figurer dernièrement sur le catalogue d'un commissaire-priseur la vente d'un joli bonheur du jour, en *acajou*, ayant appartenu à M<sup>me</sup> de Pompadour, disait ce catalogue.

Sous Louis XVI, l'art décoratif revint aux lignes droites; seulement on y ajouta des perles comme faterie pour Marie-Antoinette, dont ce bijou était la parure favorite; mais malheureusement le mauvais goût continua à régner et même à se perfectionner encore. Ainsi l'affecterie apposa son cachet même sur les boiseries et les étoffes; le mauve pâle, le bleu clair, le rose tendre devinrent les couleurs de prédilection de cette époque blasée sur tout, et pour compléter ces décorations d'un goût si pitoyable, on y joignait tout l'attirail des cours enflammés et percés de flèches, de colombes roucoulantes, d'agneaux menés avec des chaînes de roses par des bergères à talons rouges et à paniers; en un mot, tous ces attributs et ces bergades que nous trouvons, à juste droit, si ridicules aujourd'hui, mais qui alors faisaient pâmer d'admiration toutes les élégantes de la cour et de la ville qui commençaient déjà à marcher de pair au moins pour les choses futiles.

C<sup>me</sup> DE BASSANVILLE.

## LES CONSEILS DU DOCTEUR

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

La chevelure a été considérée de tout temps et en tous lieux comme l'un des plus beaux ornements de la femme. Aussi, à quelque époque de l'histoire que nous remontions, nous trouvons les femmes toujours occupées à donner à leurs cheveux un soin tout particulier. Les déesses elles-mêmes ne s'en privaient point. C'est ainsi, du moins, que nous les montrent les poètes, les sculpteurs et les peintres de l'antiquité. Vénus faisant sa toilette était assise au milieu des grâces, s'occupant elle-même de sa chevelure; et les dames romaines, frappées d'une épidémie qui détruisait leurs cheveux, adressèrent leurs vœux à cette déesse pour la prier d'arrêter le féan. Ariane errait sur les rivages de Naxos laissant flotter au gré des vents, sur ses épaules nues, son abondante et blonde chevelure. C'est dans le même état qu'on voit Diane poursuivant les bêtes fauves au milieu des bois et des montagnes. Junon embellissait l'Olympe des parfums divins qu'exhalait sa brillante chevelure. Au moyen âge, la légende nous montre encore les fées et les princesses qu'elles pressaient sous leur protection, couvertes de magnifiques cheveux d'or ruisselant les diamants et les rubis.

Si des sommets de l'Olympe et des rêveries du moyen âge nous descendons dans... la vie réelle, nous trouverons pas tout le même culte de la chevelure. Déjà, parmi les Hébreux, nous voyons la fameuse Judith se disposant à immoler Holopherne, relever sa splendide chevelure avec une épingle d'or. Les femmes, dès cette époque, savaient donc se coiffer avec élégance. La Grèce, ce berceau de la civilisation, nous a transmis le nom de plusieurs femmes célèbres avec tous les détails de leur toilette, telles sont Aspasia, Phryné, Théodote, Pétala, dont le luxe des vêtements ne le cédait en rien à l'élégance de la coiffure. Aspasia portait ses cheveux bouclés, rejetés en arrière dans toute leur longueur et dépassant les pils réguliers d'un léger voile qui servait à les protéger. Hérodote, dont la chevelure est devenue célèbre, bouclait ses cheveux en spirales multiples retenues autour de la tête et jusque sur le cou par un simple bandeau de pourpre. A cela s'ajoutaient force parfums et aromates.

A Rome, sous l'empire, où le luxe atteignit des proportions inconnues de nos jours, les matrones, dont l'unique souci était de plaire, passaient la moitié de leur existence à ajuster leurs cheveux et leur parure. Les lois elles-mêmes intervinrent pour imposer aux coiffeurs et aux coiffeuses un long apprentissage, afin de leur faire acquiescer une expérience et un goût consommés. A son réveil, une dame romaine faisait enlever délicatement la couche légère de pâte parfumée qui protégeait son visage pendant la nuit, et livrait ensuite sa tête au coiffeur. Celui-ci, après avoir peigné, brossé et frisé les cheveux, les séparait avec des aiguilles d'or sur la partie antérieure de la tête: cette division de la chevelure distinguait les dames mariées des jeunes filles. Ce premier travail accompli, l'*artiste capillaire* procédait à l'ajustement de la coiffure. Il se servait pour cela d'épingles d'or, d'argent ou d'ivoire de toutes formes et de toutes dimensions, selon l'office qu'elles étaient destinées à remplir. Tantôt il roulait les cheveux avec des bandelettes d'or et de pourpre qu'il enfermait dans un léger réseau de perles fines, tantôt il en formait de longues tresses qu'il repliait en forme de couronne fixée par des flèches d'or autour d'un diadème en pierres précieuses. Bienôt, le luxe séduisant, apparemment les coiffures *amoureuses*, qui consistaient à donner à la chevelure la forme d'une tourterelle ou d'un cœur enflammé; les coiffures en *lyre*, représentant cet instrument de musique; les coiffures *guerrières*, imitant le casque ou le bouclier; les coiffures en *palmbier*, en *voile pleureur*, de telle sorte, dit l'auteur des *Modes et parures*, que pour coiffer une de ces têtes il fallait la dépouille de vingt autres. Mais la coiffure la plus compliquée, ajoute le même auteur, était sans contredit la *coiffure olympique*, composée d'une infinité de tresses, depuis la grosseur du doigt jusqu'à la ténacité d'une aiguille, et d'une multitude de boucles de toutes dimensions. La tête entière se trouvait recouverte de paillettes d'or et d'argent, de perles, de bandelettes et de rubans; un diadème de pierres précieuses mobiles et de cisures à facettes complétait cette coiffure, si éblouissante au soleil que les yeux ne pouvaient en soutenir l'éclat. Outre cette quantité prodigieuse de bijoux que les femmes portaient à leurs coiffures, elles employaient encore, comme accessoires, les fleurs naturelles et artificielles; mais celles-ci avaient toujours un sens allégorique, c'est ainsi qu'un chèvrefeuille placé dans les cheveux d'une jeune fille signifiait: *Je veux me marier*; qu'une tulipe dans ceux d'une femme mariée voulait dire: *Faïme mon époux*.

Les femmes des empereurs romains, à l'exception d'un très-petit nombre, se distinguaient par l'élégance et la variété de leurs coiffures. On cite, entre autres, la femme de Marc-Aurèle, qui, dans l'espace de dix-neuf ans, parut en public avec trois cents coiffures différentes; et, comme on le pense bien, toutes ces coiffures n'étaient point fabriquées avec les cheveux naturels de la personne qui les portait. A cette époque, aussi bien que de nos jours, la fureur de s'affubler avec des cheveux d'autrui s'était emparée du beau sexe; et comme les dames romaines étaient à peu près toutes brunes, elles donnaient leur préférence aux perruques blondes et rousses. C'est l'Allemagne qui leur fournissait les plus belles coiffures. Lorsque c'étaient les esclaves qu'on chargeait de monter l'échafaudage de faux cheveux sur la tête d'une belle patricienne, Tibulle nous apprend qu'il n'en fallait pas moins de trois: l'une pour le boucher,



l'autre pour les parfumer, et la troisième pour les ajuster. Si malheureusement une seule bouclic était mal fixée par une épingle, la maîtresse s'en vengeait sur l'esclave, auteur du crime, en lui enfonçant une épingle d'or dans le sein, ou bien en le faisant rouer de coups, après lui avoir arraché les cheveux.

Dans les Gaules, Grégoire de Tours nous dit que les reines et les princesses de son temps portaient les cheveux nattés et retombant sur les épaules, à la mode des Galloises auxquelles Grégoire de Nazianze reprochait leurs nattes trop nombreuses et trop parfumées. Quant aux femmes des Francs, elles avaient, comme leurs maris, de longues chevelures; mais l'unique cosmétique dont elles faisaient usage était le suint, matière huileuse attachée à la laine des moutons, et dont l'odeur seule donnerait des nausées aux Parisiennes d'aujourd'hui. Les rois francs, qui portaient tous la chevelure longue, faisaient usage de la même pomade. Ce ne fut que vers le commencement du huitième siècle que s'introduisit en France la mode des cheveux bouclés et frisés. Mais le clergé, scandalisé de cette innovation, se mit à fulminer et à lancer ses foudres. Le pape publia une bulle où il s'exprime en ces termes : « Prenant un soin paternel de punir, autant qu'il est à propos, ceux qui portent des cheveux frisés et bouclés par artifice, pour faire tomber dans le piège les personnes qui les voient, nous leur enjoignons de vivre plus modestement, en sorte qu'on ne remarque plus en eux aucun reste de malice du diable. Si quelqu'un péche contre ce canon, qu'il soit excommunié. » Les abbés, en exécution de cet arrêté pontifical, expulsèrent de l'Église les catécumènes, et l'archidiacre de Paris était autorisé à tendre lui-même et par force ceux qui n'auraient pas le courage de se faire tondre de bonne grâce. Saint Anselme réunit un congrès de prélats pour statuer sur la longueur des cheveux qu'on pourrait accorder aux laïques, *mais révoquer la loi*. Après une longue délibération, la sacre assemblée formula une ordonnance motivée ainsi conçue : « Les cheveux des laïques seront coulés de manière à laisser voir la moitié de l'oreille; ceux qui cachent entièrement l'oreille seront excommuniés. »

DOCTEUR IZARD.

(A continuer.)

## UN DUEL AUX LANTERNES

(Suite)

— Je vous ferai observer, monsieur, répondit le courrier, que nous ne sommes pas encore à Arpa-jon, et que, jusqu'à Bordeaux, monsieur aurait encore pas mal de kilomètres à faire à pied.

— Alors faites-lui jeter son cigare.

— Oh! cela, c'est facile.

— Comment! facile, dit le jeune homme; vous prétendez m'empêcher de fumer jusqu'à Bordeaux! J'aimerais mieux suivre le conseil de monsieur et descendre à l'instant.

— Bah! vous tirerez une goulée à chaque relais. Quant à moi, mon devoir est de vous empêcher de fumer dans la voiture, si cela doit incommode votre compagnon de voyage. D'ailleurs, arrangez-vous ensemble, je ne veux plus m'en mêler.

Le jeune homme jeta rageusement son cigare, enfouça sa casquette sur ses yeux et se blottit dans son coin, bien décidé à ne plus souffler mot.

Cet incident de route avait complètement réveillé le vieux voyageur. Tout fier de la victoire qu'il venait de remporter, il chantonait doucement, en caressant du dos de sa main droite, par un geste habituel aux priseurs, une magnifique boîte en or qu'il avait tirée de sa poche. Tout en souriant, il frappait de légers coups sur les parois de la boîte pour préparer convenablement à être aspirée l'horrible poussière noire que des gens sans préjugés ont la mauvaise habitude de se fourrer dans le nez.

Enfin, il ouvrit la boîte d'or, et, après avoir promené circulairement l'index dans l'intérieur, il y plongea voluptueusement les doigts; puis, ayant ramené avec toutes sortes de précautions une énorme prise, il se disposait à la porter jusqu'à son nez, quand une main se posa sur son bras.

— Monsieur!

— Plait-il?

— La fumée du tabac vous incommode?

— Je croyais avoir eu déjà l'honneur de vous le dire tout à l'heure.

En même temps la main du priseur faisait des efforts infructueux pour atteindre le but vers lequel elle tendait.

— Pardon, monsieur, dit le jeune homme.

— Eh! lâchez-moi d'abord, je vous écouterai ensuite.

— Encore une fois, pardon, monsieur, c'est que, moi aussi, j'ai mes répulsions et mes antipathies physiques. De même que votre organisme ne vous permet pas de supporter cette odeur qu'exhalait mon cigare tout à l'heure, de même le mien est horriblement affecté par le nez d'un priseur. Pouah!

— Quelle est cette plaisanterie?

— Ce n'est malheureusement pas une plaisanterie, monsieur. C'est à ce point que, si vous prisiez devant moi, j'entrerais à l'instant dans un accès de rage qui pourrait vous faire penser que je suis atteint d'hydrophobie. J'espère que vous ne poserez pas les choses à cette extrémité et ne vous exposerez pas à être dévoré vivant dans cette voiture. Vain genre de mort, monsieur, celui-là.

— C'est bien, c'est bien, dit le vieillard impatient, vous êtes un joyeux compagnon, mais les meilleures mystifications sont les plus courtes; lâchez-moi le bras.

— Volontiers, quand vous aurez lâché votre prise.

— Oh! c'est fort!

Une lutte inégale s'engagea entre les voyageurs, dont le résultat fut que la prise, au lieu d'aller agréablement chatouiller les fosses nasales du bonhomme, glissa de ses doigts, et, poussée par la brise qui soufflait, s'introduisit malignement dans ses yeux et dans sa bouche. Le priseur déçu poussa des cris lamentables.

— Aie! monsieur, que diable! Courrier, courrier, je suis aveuglé, Eh! courrier! morbleu, ne m'entendez-vous pas?

— Si fait, monsieur, dit le courrier en sautant à terre; mais si vous m'arrêtez ainsi à chaque instant, nous n'arriverons jamais. Que me voulez-vous encore?

— Je veux absolument que vous me débarrassiez de monsieur.

— Est-ce qu'il a rallumé son cigare?

— Non pas.

— Eh bien, alors?

— Il veut m'empêcher de priser.

— Vous l'empêchez bien de fumer, dit le courrier en retenant à grand-peine un violent éclat de rire.

— Mais en prisant, je ne le gêne pas.

— Qu'en savez-vous? et de quel droit mettez-vous ma parole en doute? dit le jeune homme.

— Le bourgeois a raison. Permettez-lui de fumer et il vous laissera tranquillement priser. N'est-il pas vrai, monsieur?

— Mon Dieu, oui, malgré l'horreur que j'en éprouve.

— Eh! bien j'espère que vous voilà d'accord, dit sentencieusement le courrier en refermant la portière. Allons, roule, Baptiste. En voilà deux drôles de pistolets!

Le courrier remonta dans le cabriolet de la malle-poste et les adversaires, chacun de son côté, se tinrent cois pendant deux heures.

— On venait de passer Etampes quand le vieux priseur se décida à rompre enfin le silence.

— Monsieur! monsieur... dit-il à demi-voix.

Personne ne répondit. Un souffle léger et régulier indiquait suffisamment que le fumeur devait dormir. Le vieillard voulut s'en assurer positivement: il toussa, se remua, éternua, sans que son compagnon de route fit le moindre mouvement. Alors croyant être bien sûr de son fait, le priseur fouilla avec des précautions infinies dans sa poche de côté, en tira sa boîte d'or et l'ouvrit précipitamment, pour en tirer une énorme pincée de tabac que, malgré toute sa hâte, il n'eut pas le temps de porter à son nez. La main de son compagnon de route avait déjà saisi la sienne.

— Eh bien! moi qui dormais sur la foi des traités; c'est ainsi que vous les observez? dit en riant le jeune homme. Allons jetez cela. Vous priserez au prochain relais.

Une demi-heure se passa sans incident nouveau. Enfin le vieux priseur n'y tenant plus, se décida à entamer des négociations pour arriver à conclure un traité de paix.

— Monsieur, dit-il, — et il avait cherché, pour parler ainsi, les cordes les plus harmonieuses de sa voix, — monsieur, rien qu'une petite prise.

— Pas même un grain!

— Mais d'où vient cette horreur pour un goût au si inoffensif?

— D'où vient votre antipathie pour la fumée odorante du panat las? Vous voulez...

— Eh! monsieur dit le quinteux vieillard, je veux... je veux trouver un moyen d'en finir avec vous.

— Dame! cherchez; quant à moi, je ne demande pas mieux, mais je ne suis pas inventif.

— J'ai trouvé! j'ai trouvé! dit le vieillard en se frottant les mains.

— Ah! bah!

— Oui, un excellent moyen. Quel est le prochain relais?

— Je n'en sais trop rien. Thoury, Angerville, ou peut-être Artenay.

— Peu importe, du reste. Au prochain relais, nous descendrons tous les deux.

— C'est bien mon intention, pour fumer un cigare.

— Non pas, s'il vous plaît.

— Ah bah! Pourquoi donc faire alors?

— Pour nous couper la gorge. L'un de nous deux sur le carreau, l'autre pourra tranquillement continuer sa route et fumer ou priser à son aise.

— Tiens! tiens! tiens! Mais savez-vous que c'est très-ingénieux ce que vous avez trouvé là?

— Oh! c'est parfait. Seulement, il y a une petite difficulté.

— Laquelle?

— C'est que je ne connais pas suffisamment le manie-ment de la fourche pour risquer de m'y voir embroché comme une botte de foin.

— La fourche!

— Dame! Je crois que c'est la seule arme de guerre que nous ayons la chance de trouver au relais.

— Oh! qu'à cela ne tienne; je ne m'embarque jamais sans biscuit, et j'ai là dans le coffre de la voiture d'excellentes armes de combat qui feront bien notre affaire, si vous l'avez pour agréable.

— Comment donc, monsieur, trop honoré de faire votre partie.

— Tiens! tiens! pensa le jeune voyageur, ce vieil huissier serait-il réellement batailleur? Enfin, le soleil est couché, je m'appartiens jusqu'à quatre heures cinquante-cinq minutes du matin, et, ma foi, je ne serais pas fâché de faire à ce vieux taquin une égratignure qui l'obligerait à séjourner à Artenay.

Le jeune homme en était là de ses réflexions, quand il se sentit frapper légèrement sur le bras.

— Monsieur? lui dit son compagnon de route.

— Monsieur?

— J'ai une question à vous faire.

— Faites, monsieur, ne vous gênez pas.

— Comment vous nommez-vous?

— Ah! ah! dit le jeune homme en riant. Je vais vous le dire; mais, auparavant, je veux connaître la raison qui vous fait me le demander.

— Dame! dit le vieillard avec bonhomie, si vous me tuez tout à l'heure, vous comprenez, on aime assez savoir de la main de qui l'on meurt. Moi, je me nomme Van Ruyter.

— Et moi, Edmond Ronty, étudiant en droit, 16, rue de l'Odéon, à Paris.

— Av.-z.-vous une carte sur vous?

— Ah! vieux malin! pensa le jeune homme, tu crois me prendre au piège. Attends un peu. — J'ai mieux que cela, monsieur, répliqua-t-il tout haut, j'ai un passe-port, et le voici. Mais à quoi bon?

— Pour vous faire transporter à votre domicile, dans le cas où vous seriez seulement blessé.

— Oh! vous êtes un homme de précaution.

— Toujours, monsieur. Tirez vous passablement?

— J'ai boutonné deux fois Griser.

— Pas mal. Cependant, jeune homme, croyez-moi, tenez-vous sur vos gardes, car vous aurez affaire à forte partie.

— Tant mieux, morbleu! Nous allons rire.

— C'est selon.

— Au premier relais, vous y tenez toujours?

— N'est-ce pas convenu?

— Mais il n'y a pas la plus petite étoile au ciel; nous allons nous éborgner.

— Bah! nous ferons décrocher la lanterne de la voiture.

— Très-bien! vous êtes un homme d'expédients. Mais des témoins?

— N'avons-nous pas le courrier et le postillon ?  
En disant ces derniers mots, le bonhomme avait, par un mouvement machinal, tiré sa tabatière. Remarquant que son compagnon le guignait de l'œil, il la renfonça dans sa poche en poussant un soupir.

— Cependant, dit-il enfin, après un moment de silence, je ne suis pas féroce et ne tiens pas à vous tuer. Laissez-moi fumer.

— Laissez-moi fumer.  
— Oh ! pour cela, non.

Nouveau silence. La voiture roulait avec ce bruit monotone et mélancolique que pas un de nous n'a oublié. Les lanternes de la voiture éclairaient à leur passage les arbres dont la silhouette dessinait des ombres fantastiques.

— Quel âge avez-vous ? dit brusquement le vieillard.

— Vingt-trois ans.  
— C'est trop jeune pour mourir.  
— Aussi n'en ai-je nulle envie.

Van Ruyter eut un léger mouvement d'épaules et reprit :

— Il y a trente ans jour pour jour, le 25 septembre 1810, que j'ai tué un brave garçon qui avait justement votre âge.

— Bah ! que vous avait-il donc fait ?

— Il soutenait une énormité. Dans une question de plastique féminine, il prétendait que les saillies rondes l'emportaient sur les saillies plates.

— Ah ! il avait tort.

— N'est-ce pas ? Aussi, il en est mort. Pauvre garçon ! Il était si jeune, si fringant, si beau ! Il était aussi bien... ah ! il était mieux que vous, beaucoup mieux que vous.

— Ah çà, dit le jeune homme en riant, à force de me pincer, vous allez me faire du bien.

— J'y pense, reprit le vieillard sans paraître avoir entendu, puisque vous allez le retrouver tout à l'heure, envoyez-moi de ses nouvelles. Sans doute, puisque je vais vous tuer.

— Ah ! vous vous répétez, signe de sénilité, affaiblissement du cerveau.

— Vous venez tout à l'heure, reprit van Ruyter cette fois piqué au vif, que si le cerveau a des fêlures, le bras, en revanche, a conservé tout son nerf.

Tout en se débitant ces gracieusetés, les voyageurs avaient fait du chemin. La voiture s'arrêta. Le courrier se présenta à la portière.

— Descendez-vous, messieurs ?

— Je crois, parbleu, bien. Courrier, une prise.  
— Courrier, un cigare.

Quand il sut de quel il était question, le courrier voulut empêcher le combat ; mais le postillon, vieux soldat de l'empire auquel un duel rappelait ses jeunes années, était rempli d'enthousiasme ; il avait déjà décroché les lanternes de la malle.

Allons, dit van Ruyter, impatient d'en finir, habit bas et en gard !

— A vos ordres, monsieur, dit le jeune homme.

Le papa van Ruyter n'était plus le petit vieillard quinquex et grignon que nous avons vu jusqu'ici, c'était un homme qui ne paraissait guère plus de cinquante ans, encore vert et vigoureux, l'œil brillant, la narine gonflée, et attendait son adversaire en fouettant l'air de son épée pour bien la mettre en main.

Le courrier avait pris l'une des lanternes des mains du postillon, et les deux témoins se placèrent ainsi en pleine lumière.

— Vous y êtes, messieurs ? dit le vieux soldat.  
— Nous y sommes.  
— Allez donc.

Les deux adversaires tombèrent en garde. Chacun d'eux n'eut pas plutôt senti le fer de l'autre qu'ils imprimèrent qu'ils étaient dignes de se combattre. Ainsi, ce duel, qui n'était d'abord, grâce à la supériorité que chacun d'eux se croyait sur l'autre, qu'une affaire de peu de gravité, devint tout à coup une chose très-sérieuse. Tous deux jouaient leur vie. Ni l'un ni l'autre n'était maître de la situation. Les épées se croisaient, le fer froissait le fer ; les combattants oubliaient quel motif futile les avait amenés sur le terrain presque en se jouant, et chacun ne voyait plus dans l'homme qu'il avait

devant lui qu'un ennemi qu'il fallait renverser à tout prix.

Van Ruyter avait une garde basse. Après sept ou huit minutes de combat, soit fatigue, soit tactique, il s'était découvert ; son jeune adversaire se fendit. L'épée de van Ruyter arriva comme la foudre à la parade de quart, et, par un coulement de lame, allait trouver la poitrine du jeune homme, quand celui-ci lia les épées par un coupé dessus.

Jusqu'à là, les deux témoins s'étaient tenus immobiles, magnétisés pour ainsi dire par les éclairs qui jaillissaient du fer. Ils voulurent alors s'interposer. Baptiste lui-même, plein d'admiration pour son bourgeois, avait laissé échapper le cri de : « Braves troupiers ! » et s'était avancé entre les deux adversaires séparés seulement par deux longueurs d'épée. Mais les deux combattants, tous deux du même geste, écartèrent le postillon, qui se recula instinctivement.

Une reprise eut lieu, mais dès lors la lutte avait changé d'aspect. Ce n'étaient plus deux hommes du monde s'escrimant comme dans une salle d'armes, accompagnant chaque coup d'épée d'un sourire ou d'un bon mot, on aurait plutôt dit deux bêtes féroces cherchant à s'entr'égorger. Plus un mot ne s'échangeait entre eux, on entendait seulement le souffle bruyant de leur respiration oppressée et le cliquetis des épées. Leurs yeux enflammés lançaient des éclairs et leurs lèvres serrées commençaient à se franger d'écume.

Van Ruyter, devenu blême, poursuivait son adversaire avec des attaques furieuses. Celui-ci paraît en rompant. Les témoins ne savaient pas le mouvement, si bien que Van Ruyter seul se trouvait en pleine lumière.

Ce fut à cet instant que, sur une attaque moins bien dirigée que les autres, le jeune homme trouva le moyen de faire un battement d'épée de quarte-basse sans dégagement d'épée sur les armes et se fendit. Van Ruyter leva le bras, battit l'air de son épée et tomba enfin dans les bras du postillon.

— Touché ! dit van Ruyter en portant à sa poitrine la main qui venait de lâcher l'épée. Ah ! ma fille ! ma pauvre Cécile !

— Où êtes-vous blessé ? dit le postillon.

— Laissez, dit le vieillard, j'ai mon affaire ; c'est ma faute, je suis un vieux fou. Ne vous occupez pas de moi, je n'ai que ce que je mérite ; mais ma fille... Monsieur, dit-il en s'adressant à son adversaire de tout à l'heure qui se tenait immobile devant lui, vous êtes un brave garçon, n'est-ce pas ?

Celui auquel s'adressaient ces paroles écoutait sans bien comprendre, avec cette terreur hébétée qui, lorsque le cauchemar nous étreint, fige le sang dans nos veines. Cependant il fit ou crut faire un signe de la tête que le blessé prit pour une affirmation.

— Ma fille ! continua-t-il, pauvre enfant ! Allez la chercher... à Bordeaux !... Elle a vingt-quatre heures d'avance sur moi, elle voyage en poste avec sa femme de chambre et un nègre. Elle doit descendre hôtel de Richelieu, sur les Fossés de l'Intendance.

— Oh ! monsieur, monsieur ! s'écria le jeune homme, incapable dans sa douleur de trouver un mot de plus.

ÉDOUARD DIDIER.

(La suite au prochain numéro.)

## LETTRE D'UNE AMIE

Le souvenir le plus agréable à offrir et à recevoir en cette saison, c'est un bouquet de fleurs fraîches écloses. Malheureusement, la chaleur fait vite ces *sebons* embaumés que les amies des champs rapportent ou envoient avec tant de plaisir à leurs amies restées à la ville. Je vais vous indiquer plusieurs moyens de conserver frais les bouquets nouvellement cueillis.

Si vous emportez vous-même les fleurs, il vous suffira, le soir que le bouquet sera botté, de plonger ses tiges dans un grand cornet de papier rempli de gros sel. Ayez soin que les tiges des fleurs soient implantées dans le sel comme elles le seraient dans un pot de terre ; sursiez-vous à faire un trajet de cent lieues, vos fleurs arriveront de la sorte en bon état ; mais il faut constamment les tenir ou les suspendre la tête en bas.

Si vous confiez votre bouquet au chemin de fer, vous en-

tourerez avec soin les tiges de gros sel ; puis vous prendrez un carton de la circonférence du bouquet ; vous ferez un trou au couvercle du carton ; vous y entrez la boîte des tiges liées ensemble, et vous l'attacherez à l'aide de rubans cousus sur le dessus du carton. A l'intérieur, vous laguerz des rubans qui maintiendront le bouquet en équilibre et l'empêcheront de balloter ; vous mettez alors ce carton dans une légère boîte en bois.

Si vous voulez envoyer les fleurs non bottées, vous prenez également un carton, vous en emboîsez le fond de feuillages frais, puis vous posez les tiges sur ce lit, en les attachant tous séparément au carton, à l'aide d'un point de bâtis, ce qui empêchera les fleurs de balloter et de se froisser dans le trajet. A l'avance, et pour plus de facilité, on peut percer des trous au fond du carton, tout aussi bien que sur les parois extérieures, où les fleurs peuvent être suspendues ; ceci fait, vous devez remplir les vides par un léger semis de feuilles et recouvrir le tout de papier de soie avant de poser le couvercle ; ce couvercle devra être hermétiquement clos avant l'emballage final.

Quant à la conservation des fleurs dans les appartements, voici deux moyens également préconisés : vous mettez vos fleurs dans un vase contenant de l'eau de savon, et chaque matin vous les aspergez délicatement.

Le second procédé dont je puis, par expérience, vous certifier l'efficacité, consiste à mettre au fond du vase qui recevra vos fleurs une bonne couche de poussier de charbon de bois ; il faudra faire en sorte que les tiges des fleurs en soient bien saupoudrées et imprégnées.

La chaleur est déjà étouffante, et nous avons encore nos robes de laine, vite une visite aux magasins de *Pygmalion* (rues de Rivoli, Saint-Denis et boulevard Sébastopol), afin d'y faire emplette de trois ou quatre robes de percale, rayées ou semées de ces jolis dessins Pompadour, si coquets et si gracieux ; avec la robe d'été, nous trouverons l'ombrelle écarlate à canne douzière, indispensable à la toilette de campagne ; les gants si frais en fil de Perse, la capeline en mousseline qui vous garantira des rayons du soleil, la robe de grenadine de laine ou de soie, à l'aide de laquelle nous aurons une toilette complète, légère et élégante à la fois. Au rayon des robes et des confections, vous trouverez les plus gracieux vêtements tout confectionnés, et qui, j'en suis certaine, vous séduiront à ravir.

Je ne saurais trop vous répéter que le dentifrice le plus en faveur est l'*Eau de Philippe*, composé spécialement de substances végétales balsamiques et fortifiantes ; elle possède les qualités que réclament impérieusement les soins de la bouche.

Par son usage journalier, les genives et les lèvres ne tardent pas à acquérir la teinte rosée du corail, surtout si, comme agent complémentaire de cette eau, l'on a soin d'employer l'*odontalgie* Philippe (24, rue d'Enghien), pâte dentaire précieuse, et dont le peu de volume rend l'emploi facile même en voyage.

En été, les fruits nous attirent par leur goût suave et rafraîchissant ; on se laisse tenter ; on abandonne la viande pour les légumes frais et les fruits savoureux, mais ces aliments légers défilent trop souvent l'estomac ; il faut le reconforter en faisant un usage journalier du vin de Dubrac, qui fortifie l'appareil digestif, sans jamais le fatiguer ; on trouve le vin de Dubrac dans toutes les bonnes pharmacies.

Il est une liqueur d'un goût et d'un parfum des plus agréables, et dont l'emploi est un moyen curatif et préventif contre les indispositions qu'amènent les chaleurs : c'est l'*alcool de menthe* de Riéques. Je vous conseille de ne point partir à la campagne sans vous munir de quelques flacons de cet *alcool de menthe*. Je ne puis énumérer les précieuses ressources que vous en retirerez, comme boisson d'agrément pour calmer la soif, en lotions pour apaiser les douleurs de tête, ou bien encore en remplacement de l'*essence de menthe* des Carmes ou autre spécifique contre les douleurs et les crampes d'estomac. L'*alcool de menthe* de Riéques se trouve, 52, rue Richer, et chez tous les pharmaciens. Il se vend en flacons et en demi-flacons.

E. BOUZY.

## RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Il est à peu près sûr qu'aucun souverain contemporain ne régnera autant que la reine Victoria.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOITAIRES.